



HAL
open science

Océan des contes : comment l'Histoire secrète fut connue. Analyse du livre I du Kathāsaritsāgara.

François Jacquesson

► To cite this version:

François Jacquesson. Océan des contes : comment l'Histoire secrète fut connue. Analyse du livre I du Kathāsaritsāgara.. 2021. hal-03232885

HAL Id: hal-03232885

<https://hal.science/hal-03232885>

Preprint submitted on 22 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Océan des contes : comment l'Histoire secrète fut connue

Analyse du livre I du *Kathāsaritsāgara*.

F. Jacquesson

L'essai qui suit est composé de trois parties distinctes. La première (Introduction) décrit brièvement le grand recueil de contes indiens, 'l'Océan des rivières de contes', qui est une sorte de *1001 Nuits* indienne, et dont la rédaction ici décrite date du XIe siècle. Je me restreins au 1er des 18 livres de cet ouvrage, car c'est ce livre inaugural qui raconte comment l'histoire rapportée dans les livres suivants fut composée secrètement, puis découverte, ensuite traduite en une langue particulière, ensuite publiée en cette langue. Mais le texte que nous connaissons aujourd'hui, celui de 'l'Océan des rivières de contes', n'est plus dans cette langue mystérieuse ; il est en sanscrit, et l'auteur de l'introduction ajoute qu'en réalité nous n'en possédons plus qu'un des sept segments qui s'assemblaient autrefois.

La seconde partie résume l'histoire du livre 1, grâce à la traduction française citée plus bas. J'ai détaché vers la droite les passages explicitement racontés par l'un ou l'autre des personnages, quand il dit « je » à un moment ou un autre de son récit. Quelques citations du texte sont en italique. Cela signifie que par défaut, les passages collés à la marge de gauche sont d'un narrateur anonyme ou, si l'on préfère, de l'auteur-traducteur, Somadeva.

La troisième partie rassemble quelques indications qui touchent aux techniques narratives.

1. Introduction

Le grand recueil qu'on appelle *Océan des rivières de contes*, en sanscrit *Kathā-sarit-sāgara*, est une sorte de *Mille et une Nuits* indien. On l'attribue à Somadeva, dont on ne sait presque rien, sinon qu'il a dû composer cette œuvre considérable dans la 2e moitié du XIe siècle. Il existe d'autres versions de l'intrigue générale, mais il faut considérer Somadeva comme plus qu'un compilateur : il a arrangé avec talent une myriade d'histoires et d'historiettes, versant tantôt vers le mythe, tantôt vers la fable, tantôt dans la nouvelle ou le roman.

L'ouvrage dit être un arrangement abrégé d'un recueil perdu, la *Bṛhatkathā* (prononcer 'Brihatkatha'), mais il s'arrange aussi pour mettre en scène cette source. En effet, si le canevas de cette 'Grande histoire' – que j'appelle ici 'Histoire secrète', on verra pourquoi – s'étend (dans la version finalement transmise) sur les livres 2 à 18, le livre 1 explique comment cette Histoire, longtemps secrète, fut finalement racontée et connue.

C'est donc du livre 1 qu'il va s'agir ici¹.

Le texte sanscrit est en vers, en strophes (*shloka*). C'est une forme narrative ordinaire, aussi passe-partout et souple que, disons, l'hexamètre gréco-latin ou la strophe versifiée des romans italiens de la Renaissance. L'ensemble est divisé dès l'origine en 18 'livres', divisés chacun en 'vagues' ou 'flots' (*taraṅga*). Le nombre de 'flots' diffère de livre en livre, le nombre de strophes aussi, de sorte que certains livres sont beaucoup plus petits que d'autres.

L'ensemble a été traduit en français, sous la direction de madame Nalini Balbir, et publié en 1997 chez Gallimard, dans la collection de La Pléiade. L'introduction est numérotée I-LVII (57 pages), la traduction

¹ Dans l'édition dirigée par Nalini Balbir, ce livre 1 est traduit, présenté et annoté par Jean-Pierre Osier.

est à 1-1323, divisée donc en ‘livres’ et ‘flots’ comme dans l’original mais aussi – innovation excellente – pourvue d’intertitres qui permettent de repérer les ‘micro-histoires’ qui composent l’ensemble. Puis viennent des notices d’introduction et des notes pour chacun des livres (1327-1521), une carte, puis un répertoire complet des noms de lieux et des personnages et des termes sanscrits utilisés dans la traduction. Enfin, viennent une bibliographie et, très utile aussi, une ‘Table analytique’ qui est une sorte de résumé du livre (1695-1726).

Les traducteurs ont repris, pour les Contes du vampire, qui sont une part du livre XII de l’œuvre, la traduction de Louis Renou, publiée d’abord en 1963.

2. Le parcours du livre 1.

Dans le récit-résumé ci-dessous, chacun des huit ‘flots’ du livre 1 est indiqué par un numéro entre crochets droits : [1], etc.

[1] La vie des dieux est parfois monotone. Shiva est content de lui mais son épouse Pārvati s’ennuie : elle lui réclame des histoires qu’elle ne connaisse pas. Shiva raconte d’abord une histoire qui le flatte, et Pārvati proteste : elle la connaît déjà !

Shiva fait alors fermer les portes et se lance dans le récit secret des aventures des Magiciens (*vidyādhara*). Mais justement un autre magicien, Puṣpadanta, se glisse dans la pièce malgré les portes fermées, et entend tout. Il rapporte le récit à sa femme, qui va le répéter à Pārvati – furieuse à nouveau. N’y aurait-il plus d’histoire neuve ?

Shiva lui explique ce qui a pu se passer. Pārvati réduit Puṣpadanta à la condition de simple mortel, et fait de même pour Mālyavat qui lui venait en aide. Elle les maudit. Et c’est ainsi, vous allez voir, que commence la vraie histoire.

2.1. Le cadre et les personnages

Puṣpadanta et Mālyavat, serviteurs ou servants attirés de Shiva, ne peuvent pas être maudits pour toujours. Consternés, ils demandent à Pārvati quelle sera ‘la fin de la malédiction’.

Pārvati leur apprend que sur une montagne lointaine le démon Supratika purge une peine semblable sous le nom humain de Kāṇabhūti. Quand Puṣpadanta le rencontrera, alors il pourra se souvenir, quoique mortel, de l’histoire qu’il a surprise quand il était une divinité, il la racontera à Kāṇabhūti, et alors il sera libéré. Mālyavat à son tour, quand il aura entendu l’histoire dite par Kāṇabhūti entre-temps libéré, il devra la répéter pour retrouver la liberté (p. 7) :

La fille de l’Himālaya se tut et aussitôt les deux serviteurs disparurent, telles deux masses d’éclairs.

Nous comprenons donc que cette fameuse Histoire secrète, que nous, les lecteurs, ne connaissons pas encore, c’est en la récitant que les trois fautifs, successivement, obtiendront leur retour à la divinité. Plus tard, Shiva apprend à Pārvati que Puṣpadanta est né à nouveau dans la ville de Kaushāmbi, en mortel sous le nom de Vararuci, et que Mālyavat, dans une autre ville, est maintenant le mortel Guṇāḍhya. On a à peine eu le temps de se familiariser avec un personnage qu’il change de forme et de nom, comme un savon qu’on veut saisir.

Nom normal	Nom humain
Puṣpadanta	Vararuci
Mālyavat	Guṇāḍhya
Supratika	Kāṇabhūti

[2] Vararuci est devenu ministre mais, assoiffé d'autre chose que de renommée humaine, il entend en songe qu'une déesse lui dit d'aller dans la forêt rencontrer Kāṇabhūti. Ce dernier reconnaît en son visiteur un personnage semi-divin, et se met à raconter une histoire.

Il était alors aux pieds de Shiva qui racontait la création du monde, avec l'œuf divin dont sortit l'homme ancestral. Mais à un moment (continue Kāṇabhūti) Pārvati intervient pour demander à Shiva quand reviendra Puṣpadanta. Alors Shiva me désigne et explique que le dieu Kubera fit de moi un mortel dans la forêt et que c'est seulement quand Puṣpadanta, lui-même incarné en homme, m'aura raconté l'Histoire secrète, et qu'à mon tour je l'aurai redite à Mālyavat, que je serai libéré. Ainsi, conclut Shiva qui parlait devant moi à Pārvati, les termes sont-ils fixés pour les uns et les autres.

Alors Vararuci, qui venait d'entendre ce récit, *comme tiré du sommeil* se rappela son existence antérieure, se souvint qu'il était Puṣpadanta, et se mit à raconter l'Histoire secrète. Son auditeur Kāṇabhūti est donc presque libéré (il lui faudra à son tour la raconter) et demande à Vararuci-Puṣpadanta le récit de sa vie.

2.2. Vie de Vararuci

Vararuci va alors raconter sa vie d'homme, celle de Vararuci. Son père meurt de bonne heure ; la mère élève comme elle peut son enfant lorsqu'apparaissent deux brahmanes qu'on accueille à la maison ; ils sont à la recherche d'un érudit nommé Varṣa.

On entend au loin le bruit d'une pièce de théâtre. Le petit garçon propose d'aller l'écouter pour venir ensuite la réciter à sa mère. Stupéfaits, les brahmanes le mettent à l'épreuve avec un texte religieux, que l'enfant récite après l'avoir écouté une seule fois. Les brahmanes demandent à la mère de leur confier l'enfant. Elle accepte, car à la naissance de l'enfant elle avait entendu une voix annoncer (p. 11) :

Ce garçon qui vient de naître retient tout ce qu'il entend ; il apprendra de Varṣa les sciences, bien plus, il donnera à la grammaire la préséance dans le monde.

Je suis alors emmené (c'est Vararuci qui est entrain de raconter sa vie) au maître Varṣa, qui est si content qu'il prononce pour moi la syllabe OM. À ce son *céleste et inédit* les brahmanes de la ville accourent, car nous sommes dans la grande ville de Pāṭaliputra (auj. Patna). [3] C'est l'histoire de la ville, que le maître Varṣa est prié de raconter maintenant, la légende de Putraka et de Pāṭali. [4] Mais j'ai grandi, suis tombé amoureux d'Upakoshā, que j'ai épousée. Suite à une déconvenue en grammaire, je grimpais faire des austérités dans l'Himālaya. Mon épouse, restée seule, se baignant chaque jour dans le Gange, suscita les désirs de grands personnages. Ils cherchent à la contraindre, mais elle se libère en leur donnant à tous un rendez-vous identique (p. 20) :

Pour une femme de bon lignage, lorsque son mari est à l'étranger, mieux vaut mourir que de courir après les œillades des gens qui se repaissent de beauté !

L'épouse se tire de cet embarras avec une malle et de la suie, de sorte que le roi lui donne raison, et exile les malfaisants. Je reviens alors de l'Himālaya, et applaudis l'astuce de ma femme. Mais pendant ce temps, le maître Varṣa demande à ses élèves une somme colossale. Avec les deux brahmanes qui m'avaient autrefois recueilli, nous allons chez le roi Nanda : pourra-t-il nous aider ?

Hélas, le roi Nanda meurt. Les lamentations éclatent. Mais l'un des deux brahmanes introduit son 'âme' dans le corps du défunt, qui donc reprend vie. Je me rends auprès de lui, demande l'énorme somme demandée par le maître Varṣa, que le roi m'accorde. Toutefois, un ministre nommé

Shakaṭāla a soupçonné la ruse. Et moi, nommé ministre par le faux-roi, juge prudent de faire jeter ce Shakaṭāla en prison. [5] Cependant, le faux-roi devient avide de plaisirs et, inversant la précaution, je juge bon de faire ressortir Shakaṭāla de sa prison.

Le roi voit avec jalousie sa femme regarder un brahmane : il envoie celui-ci au supplice. Mais sur le chemin, le condamné traversant un marché, un poisson mort sur un étal se mit à rire. Intrigué, on sursoit au supplice et, averti par la déesse Sarasvatī, j'allai de nuit me percher sur un palmier. De là, je vois une démonsse qui espérait nourrir ses enfants le lendemain avec le cadavre du condamné. Elle explique aux enfants que le poisson a ri en voyant passer l'accusé, parce qu'il savait que toutes les femmes du roi étant adultères, et le sérail rempli d'hommes déguisés en femmes, il a trouvé la situation trop ridicule. J'avertis le roi, qui acquitta le brahmane et fit poursuivre les hommes travestis.

Arrive à la cour un peintre (p. 28)

qui fit de la reine et du pseudo-Nanda des toiles qu'on aurait crues vivantes, si parole et mouvement ne leur avaient manqué.

Entrant dans la chambre, et considérant le portrait suspendu de la reine, je pensai que le peintre avait oublié une tache auspiciuse qui aurait dû se trouver sur sa hanche, et je l'ajoutais. Mais le roi pensa que j'avais vu de mes yeux cette marque sur le corps de la reine, et il ordonna au ministre Shakaṭāla de me tuer. Ce dernier vint me prévenir. Je lui explique qu'on ne peut pas me tuer, car un ami démon surgirait pour me venir en aide. Shakaṭāla demande à voir le démon, que je fais apparaître.

Je lui raconte ensuite l'histoire de mon amitié avec ce démon. Un soir que je faisais en ville une ronde de police, le démon vint à moi avec une énigme. Le premier, je sus la résoudre (Quelle est la plus belle des femmes ? Celle après qui on se languit !) et le démon tomba en mon pouvoir. Shakaṭāla est éberlué et me protège secrètement chez lui. Comme je m'affligeais, il me raconta une histoire fortifiante à propos d'un roi qui, voulant faire, bien à tort, exécuter un ministre, l'envoie avec un message chez un vassal. Heureusement le vassal refuse d'accomplir le crime demandé par le message et bien lui en prend, car le roi se ravise ensuite et regrette son ministre.

Le jeune prince, fils du faux-Nanda, revint fou d'une chasse en forêt. Le faux-roi regrette de m'avoir fait tuer (croit-il), pensant que j'aurais trouvé un remède à la folie du prince. Shakaṭāla m'amène chez le roi, explique que je suis vivant, et je trouve pourquoi le prince est devenu fou : alors qu'un ours et lui, menacés par un lion, avaient lié amitié en se réfugiant tous deux dans un arbre, le prince avait voulu faire tomber l'ours pour se délivrer du lion. L'ours l'avait alors maudit. Cette découverte délivre également le prince de sa folie. Le roi, stupéfait, me demande d'où je tiens ce pouvoir (p. 31) :

Roi, l'intelligence des gens sages voit tout à partir de deux sources : l'inférence au moyen des indices, et l'intuition. Je connais tout cela par les mêmes moyens qui m'ont fait connaître la marque de la reine !

Alors que je rentrais chez moi, on m'apprit que mon épouse, me croyant mort, s'était immolée sur un bûcher funèbre, et que ma mère était morte. Terrassé, je retrouvais peu à peu la vie grâce aux conseils de mon maître Varṣa, puis je partis vivre dans la forêt.

Un jour, un brahmane venu de la ville dans la forêt me raconta comment Shakaṭāla avait finalement réussi à faire disparaître le faux-Nanda, et son fils, puis à installer au pouvoir le fils du vrai Nanda mort autrefois, avant de se retirer lui aussi dans la solitude. C'est ce dernier récit qui, me persuadant

de la vanité du monde, me fit consulter la déesse de la montagne qui m’amena à toi, Kāṇabhūti, et qui me permit, en retrouvant le souvenir de ma vie antérieure, de te raconter l’Histoire secrète.

Vararuci alors quitte l’endroit de sa retraite et après une dernière aventure, gagne un autre ermitage où, faisant appel à l’aide de Sarasvatī, il apprend à concentrer en lui le feu qui le dévore, et il redevient un dieu.

2.3. Vie de Guṇāḍhya

[6] Nous passons maintenant au second des personnages proscrits par Pārvati chez les humains. Il s’agit de Mālyavat, connu chez les humains comme Guṇāḍhya. Il avait servi, lui, le roi de la ville de Supratiṣṭhita, qui se nomme Sātavāhana. On nous dit ceci (p. 34) :

Il avait renoncé en sa présence à l’usage du sanscrit et des deux autres langues.

Il se dirigea vers la Montagne pour en rencontrer la déesse, et sur son ordre rencontra Kāṇabhūti, à qui il demanda de raconter l’Histoire secrète, afin de hâter leur libération. On nous dit qu’il était :

fidèle à la paishāci, qui se distingue des trois autres langues.

Un *pishāca* est une sorte d’ogre nocturne ; la *paishāci* ‘(langue) ogresse’ a peut-être existé, mais les sources sont tout sauf bavardes et, peut-être par défaut, on considère qu’elle était parlée à l’est de l’Inde. Nous allons voir que c’est une question importante.

Avant de lui raconter l’Histoire secrète, Kāṇabhūti voulut savoir quelle avait été la vie de Guṇāḍhya. Il est né, en ville, d’une jeune femme enceinte d’un roi des serpents, en fait du ‘fils du frère de Vāsuki, le roi des serpents’.

Ma naissance (dit Guṇāḍhya à Kāṇabhūti) libéra ma mère et mes oncles d’une malédiction ancienne, mais je me retrouvai seul. Je partis alors faire mon apprentissage dans le sud, et c’est après cela que je suis revenu dans ma ville. Alors que j’entrais en ville j’entendis une histoire d’un homme pauvre mais industrieux et adroit, qui raconte comment, après avoir acquis une souris morte, de vente en vente il a pu construire sa richesse.

Mais finalement j’entrai au palais et le roi me rendit de grands honneurs. Il me nomma premier ministre. En promenade, je visite le jardin Devikṛti [prononcer Dévikirti], fondé par un brahmane dont le gardien me raconte l’histoire. Autrefois très pauvre et désespéré, cet homme se rendit auprès de la déesse de la Montagne et, ne pouvant rien lui offrir en sacrifice, décida de s’offrir lui-même en se coupant la tête. La déesse l’arrêta, et plus tard l’envoya créer ce jardin.

Kāṇabhūti l’interrompt pour demander d’où vient le nom du roi, Sātavāhana.

Un roi était très amoureux de sa femme mais un jour, endormie dans le jardin, elle fut piquée par un serpent, et elle mourut. Le roi fit vœu de chasteté mais de ce fait, le royaume restait sans prince héritier. Shiva visita le roi en songe et lui ordonna d’adopter un jeune monté sur un lion qu’il allait trouver dans la forêt. Lors d’une chasse, le roi rencontra le lion, qu’il abattit d’une flèche, mais qui prit alors forme humaine : il s’appelait Sāta et raconta son histoire. Libéré par la flèche du roi, il pouvait maintenant lui confier son fils, qu’il avait porté. Le roi nomma l’enfant Sātavāhana et, plus tard, le fit l’héritier de son royaume.

Dans ce jardin dont on a parlé, le roi vint un jour avec ses femmes, et ils se baignèrent. La reine, un peu lasse, demande qu’on cesse le jeu, mais se méprenant sur la phrase, le roi fait apporter des confiseries. Le roi a honte de sa faute de grammaire, en public, et va se réfugier dans son palais. Moi et un autre ministre, Sharvavarman, constatons son triste état sans en comprendre la cause.

Puis, Sharvavarman ayant compris l'humiliation venue de l'ignorance, nous décidons d'intervenir. Le roi ayant demandé combien de temps il faut pour devenir savant, j'admets qu'il faut douze ans pour apprendre la grammaire, mais je la lui enseignerai en six. Sharvavarman intervient alors et propose de l'enseigner en six mois. Si tu y parviens, répliquai-je, je fais vœu d'abandonner l'usage du sanscrit, du prakrit, et de la langue de ce pays !

Sharvavarman reste affligé de sa proposition imprudente. Il va alors au temple de Skanda, sans rien manger ni boire, plongé dans le silence. Le dieu le récompense (p. 43) :

Sharvavarman arriva, parfaitement satisfait par le cadeau magique accordé par Skanda, et offrit au roi toutes les sciences, qui se mirent à sa disposition sur une simple pensée de sa part. Elles se présentèrent immédiatement au roi Sātavāhana.

Le roi est très satisfait de Sharvavarman, de ceux qui l'ont aidé, et de la reine qui est à l'origine de son désir de connaître les sciences. [7] Quant à moi, ayant fait vœu de silence, je me rendis à la cour pour constater le succès de mon rival. Sharvavarman raconte comment Skanda lui accorda les sciences :

'Sans rien manger, faisant vœu de silence, je partis sur le chemin. A un moment, exténué, je m'évanouis. Je fus réveillé par un personnage muni d'une lance, et me sentis beaucoup mieux. Arrivé au sanctuaire, après le bain, je m'approche du dieu. Skanda se rendit visible et Sarasvatī, déesse de la science, entra en moi. Skanda prononça le traité *Transmission énumérative des phonèmes*, et aussitôt je devinais le traité suivant. Skanda me montra un traité abrégé de grammaire, et m'enseigna que le roi avait été, dans une vie antérieure, le disciple d'un ascète très connu, "de sorte (dit le dieu) qu'en te voyant, il acquerra toutes les sciences comme tu le souhaites".

Le roi fut content de ce récit de Sharvavarman, mais pour moi, lié par mon vœu de silence, je décidai, avec deux disciples, de rejoindre la déesse de la Montagne, comme elle me l'avait ordonné en songe. Grâce à de l'aide, je parvins, Kāṇabhūti, à te trouver, parmi cette forêt peuplée d'ogres nocturnes. En les écoutant, je parvins à apprendre leur langue et, pour cette langue, je dus rompre mon vœu de silence. Apprenant alors que tu étais allé à Ujjain, je t'attendis et quand tu revins et que je te saluai en langue ogresse, je me souvins alors de mon existence antérieure.

2.4. Histoire de Puṣpadanta

Kāṇabhūti dit alors à Guṇāḍhya, qui avait terminé le récit de sa vie, comment il avait appris sa venue. S'étant rendu à Ujjain pour consulter un ami démon, celui-ci lui avait fait attendre la nuit. Kāṇabhūti l'avait interrogé sur cette prédilection des démons pour la nuit. C'est que Shiva et Brahma ont décidé cela : les démons et les ogres n'ont de pouvoir que la nuit, quand s'éteignent, avec le soleil, les hommages aux brahmanes et aux dieux, et aussi quand tombent les règles des repas. Et mon ami ajouta : va, Guṇāḍhya est arrivé chez toi, et il va lever la malédiction qui pèse sur toi.

Mais, dit Kāṇabhūti à Guṇāḍhya, avant que je ne te raconte l'Histoire secrète, peux-tu me dire pourquoi ces noms, Puṣpadanta, et pour toi Mālyavat ?

Guṇāḍhya répondit :

Un brahmane savant et sa femme eurent cinq fils *stupides, beaux, insolents*. Un brahmane renommé arriva chez eux alors que les parents étaient absents, et scandalisé par la conduite des fils, refusa d'entrer. Le père, revenu chez lui, dut affronter cette pénible situation, et jura qu'il ne toucherait plus ses fils. L'un d'entre eux, Devadatta, consterné, décida de se consacrer à l'ascèse.

Ému de ce sacrifice, Shiva apparut au jeune homme et lui ordonna de s'instruire. Devadatta se rendit donc à Pāṭaliputra (auj. Patna), et se trouva un maître. Mais la femme de ce dernier, malade d'amour, viola le jeune homme – qui changea d'endroit et s'en vint à Pratiṣṭhāna.

A la fin de ses études, il tomba amoureux de Shri, fille du roi Susharman, qu'il aperçut à sa fenêtre. Et elle tomba également amoureuse de lui. Incapables tous deux de parler, à cause de leur amour, elle résolut, depuis sa fenêtre, de couper la tige d'une fleur avec ses dents, et de la lui jeter. Il rentra chez son maître, tout alangui et troublé. Le maître, s'apercevant de son état, parvint à lui faire raconter ce qui s'est passé et lui conseille alors de filer à un temple nommé Puṣpadanta 'Dent de fleur', car c'est là que de toute évidence la jeune fille veut lui donner rendez-vous. Il y court, la jeune fille arrive et ils sont tout réjouis – mais elle lui demande comment il a compris le sens de son geste, avec la fleur. Il admit que c'est son maître qui a résolu l'énigme. La jeune fille, très fâchée, le renvoie ! (p. 48)

Devadatta se réfugia dans la solitude : tout au souvenir de son amie sitôt vue sitôt disparue, il faisait fondre sa vie dans le creuset brûlant de la séparation.

Shiva le prend en pitié : il expédie un de ses servants qui prend l'aspect d'un vieux brahmane, déguise notre jeune homme en femme, et le chef des servants, Gaṇeśha, l'emmène chez le roi Susharman. Le vieil homme prétend que, pressé de partir à la recherche de son fils, il doit confier sa fille au sérail du roi. Le jeune homme déguisé parvient à ses fins (p. 48) :

Un jour que la princesse s'abandonnait à ses langueurs nocturnes, il lui révéla son identité, et l'épousa secrètement sans plus de cérémonie.

Et elle tomba enceinte. Gaṇeśha revint alors, fit sortir le jeune homme auquel il rendit son aspect, vint trouver le roi et demanda la fille qu'il avait laissée. Le roi est affolé. Il se souvient d'une histoire similaire, celle du roi Shibi.

Un faucon poursuivait un pigeon. Celui-ci vint se réfugier dans les bras du roi Shibi, mais le faucon dit au roi : roi, tu me privas de la chair qui m'est indispensable pour vivre, et par ta faute je vais mourir. Le roi répondit qu'il allait lui donner de la chair en compensation. Le faucon accepte mais demande la chair du roi, qui accepte. Tandis qu'on pèse le pigeon, celui-ci se fait de plus en plus lourd et le roi doit se livrer tout entier. Des voix célestes se font entendre, et il apparaît que faucon et pigeon sont des dieux, qui retrouvent leur forme et comblent Shibi de présents.

Le roi Susharman, soupçonnant un dieu à l'œuvre, reconnaît que la fille a disparu. Le vieux brahmane (qui donc est Gaṇeśha) admet le fait, mais demande alors la fille du roi pour son fils. Notre Devadatta put alors retrouver son amante, leur fils naquit et hérita plus tard du royaume de Susharman. Quant à Devadatta, à la fin de sa vie il se retira avec sa femme dans un ermitage en forêt, pour finalement devenir un serviteur de Shiva. Et c'est à cause de cette 'Dent de fleur', Puṣpadanta, qu'on lui a alors donné ce nom.

Quant à moi, Mālyavat, eh bien j'étais autrefois un frère de Devadatta dont je viens de te raconter l'histoire humaine ; je me nommais Somadatta. Affligé comme mon frère, je me réfugiai dans l'Himālaya, pratiquais l'ascèse, et faisais constamment des guirlandes pour Shiva. Le dieu compatit et m'accepta parmi ses servants en me nommant Mālyavat, 'Paré de guirlandes'.

Mais me voici redevenu mortel pour te parler, Kāṇabhūti ! Ou plutôt pour que tu me racontes enfin l'Histoire secrète !

2.5. Comment fut enfin racontée l’Histoire secrète

[8] Kāṇabhūti raconta alors, en langue ogresse, l’Histoire secrète – qui en réalité comportait sept histoires. Guṇāḍhya (Mālyavat) mit sept ans à les rédiger. Il n’avait pas d’encre dans la forêt, et dut la rédiger avec son sang. Tous les êtres magiques, et les Magiciens eux aussi, venaient entendre. Et quand Guṇāḍhya eut fini de rédiger l’Histoire secrète, aussitôt Kāṇabhūti fut libéré de sa malédiction.

Guṇāḍhya chercha alors comment rendre cette histoire publique, et les deux disciples qui étaient avec lui, conseillèrent se s’adresser au roi Sātavāhana (voir 2.3. dans la Vie de Guṇāḍhya). Les deux disciples emportèrent le livre pour le montrer au roi. Guṇāḍhya suivit, puis s’installa dans le jardin de la déesse.

Mais Sātavāhana, voyant les deux disciples avec l’air d’ogres nocturnes, voyant que le livre était rédigé dans leur langue, et de surcroît écrit avec du sang ! rejeta l’Histoire. Rapportant l’aventure à Guṇāḍhya, ils furent tous consternés. Guṇāḍhya alla vers une montagne, alluma un feu, et y jeta une par une les feuilles de l’Histoire, en les récitant alentour aux animaux. Par égard pour ses deux disciples, dont c’était l’histoire préférée, il conserva l’une des sept, celle de Naravāhanadatta. Et tout autour de lui, en larmes, tous les animaux venaient l’écouter.

Pendant ce temps, le roi Sātavāhana tombait malade. Les médecins accusèrent les cuisiniers, qui accusèrent les chasseurs, qui expliquèrent que tous les animaux étaient réfugiés sur la montagne, écoutant le brahmane raconter l’Histoire, et le regardant jeter les feuilles au feu. Le roi se rendit alors sur la montagne, traversa les rangs des animaux en pleurs, et s’enquit auprès de Guṇāḍhya. Celui-ci lui raconta – en langue ogresse - ses aventures, et celles de Puṣpadanta, puis l’apparition de l’Histoire secrète.

Le roi le reconnut alors pour un servent divin, se jeta à ses pieds et lui demanda l’Histoire. Il n’en restait plus qu’une sur les sept. Guṇāḍhya renvoya le roi avec ses disciples et l’Histoire, puis lui-même retourna au ciel. Quant aux disciples, avec le roi, ils revinrent en ville avec l’Histoire qui restait (p. 53) :

Avec leur aide, le roi Sātavāhana restaura cette histoire, et composa le ‘Livre de base’ [l’Introduction que je viens de résumer] pour raconter comment elle était descendue sur terre en paishāci [en langue ogresse].

3. Quelques remarques sur la construction du récit

3.1. La mise en scène de l’histoire

Deux servants divins, Puṣpadanta et Mālyavat, sont bannis chez les hommes par la déesse Pārvati pour avoir surpris en fraude l’Histoire que lui a racontée (pour elle seule !) Shiva son mari. Cette Histoire, ou plutôt celle des sept histoires qui demeure, traduite en langue ogresse par Guṇāḍhya lié par un vœu, ne sera racontée que bien plus tard : son canevas est l’histoire du héros Naravāhanadatta. Nous apprenons assez tard dans l’Introduction (voir § 2.4 fin) que Puṣpadanta et Mālyavat, avant d’être promu au statut de servent divin (*gaṇa*), ont été deux frères.

nom humain antérieur	Nom divin	Nom humain postérieur
Devadatta	Puṣpadanta	Vararuci
Somadatta	Mālyavat	Guṇāḍhya
	Supratika	Kāṇabhūti

La ‘fin de la malédiction’ est orchestrée assez vite. Paradoxalement, c’est en racontant l’Histoire secrète qu’ils n’auraient pas dû connaître, que les comparses pourront se libérer de la malédiction imposée par Pārvati. Le schéma de l’avenir est net :

Vararuci raconte à Kāṇabhūti	Vararuci est alors libéré
Kāṇabhūti raconte à Guṇāḍhya	Kāṇabhūti est alors libéré
Guṇāḍhya écrit l’histoire	Guṇāḍhya est libéré

Le « premier auteur » de l’Histoire est Shiva, quand il la raconte à Pārvati, qui était désireuse d’entendre une histoire absolument nouvelle. Le « second auteur » dans la chaîne est le servent magicien Puṣpadanta, banni de ce fait sous le nom de Vararuci. C’est donc lui qui, chez les êtres de la Forêt, va en devenir le « premier auteur » quand, grâce à sa rencontre avec Kāṇabhūti, il se sera souvenu de sa vie antérieure. Kāṇabhūti va servir de « relai » : après la libération de Puṣpadanta, il est dans la Forêt le dépositaire de l’Histoire. C’est à ce titre qu’il peut la raconter à Guṇāḍhya qui est venu le rejoindre dans sa forêt, et en la racontant, il se libère. C’est donc désormais Guṇāḍhya qui en est le dépositaire.

Mais Guṇāḍhya a recueilli l’Histoire en ‘langue ogresse’ (*paishāci*) car, dépité à la suite d’une défaite lors d’un défi savant, il a fait vœu de n’utiliser ni sanscrit, ni pracrit urbain, ni langue locale (celle de la ville de Supraṭiṣṭhita, où se trouve la cour du roi Sātavāhana, voir § 2.3.) et, réfugié dans une forêt, il a fini par apprendre et pratiquer la langue des ‘ogres nocturnes’ (*pishāca*) qui l’habitent. C’est donc dans cette langue que l’Histoire se trouve écrite désormais.

Comme nous le savons, c’est le discrédit de cette langue qui va d’abord amener le refus du roi Sātavāhana de lire l’Histoire, puis la décision de Guṇāḍhya de la brûler en la récitant pour les animaux. Seule une partie est sauvée – celle que le roi Sātavāhana emporte avec lui à la ville, avec les deux disciples pour l’aider à la comprendre. Et c’est cette partie sauvée qui fait l’objet de la suite du livre de Somadeva, qui dit nettement qu’il l’a écrite en sanscrit.

3.2. Textes, lieux, langues

Rappelons que ce qui est résumé ci-dessus est le livre I de l’œuvre, le premier livre des 18. On trouve au début du livre II de *l’Océan des rivières de contes*, juste avant le début du récit « véritable », une sorte de trajectoire simplifiée : (p. 54)

Cette histoire merveilleuse de vidyādhara [magicien] recueillie de la bouche de Shiva sur le Kailāsa par l’excellent gaṇa [servant] Puṣpadanta, puis sur terre par Kāṇabhūti de la bouche de Puṣpadanta, devenu Vararuci, puis de Guṇāḍhya de la bouche de ce dernier, et par Sātavāhana de la bouche de Guṇāḍhya, écoutez-la !

Il est intéressant d’en constater l’ambiguïté. On ne peut pas dire que ce soit faux, surtout si l’on estime que l’idée est de valoriser le récit par la continuité de sa transmission depuis Shiva, et en somme d’insister sur les « racines ».

Mais en même temps, ce parcours est tout à fait trompeur. D’abord, bien sûr, parce que 6 parties sur 7 se sont perdues, ce qu’il semble difficile de tenir pour un simple détail ! Mais aussi parce que, pour la partie conservée (à laquelle s’est ajoutée le livre I qui n’est pas d’origine), la transmission a subi une double traduction : de la langue de Shiva en langue ogresse, d’abord parce que Kāṇabhūti était (dans sa forme non-divine) un ‘ogre nocturne’, ensuite parce qu’à cause de son vœu, Guṇāḍhya avait appris cette langue, on l’a dit ; et de la langue ogresse qui était l’état d’origine de l’œuvre en arrivant chez les Hommes, à l’œuvre en langue sanscrite que nous pouvons lire aujourd’hui – et, grâce aux savants, traduite en français.

Enfin, il est un point qui mérite aussi d’être souligné, c’est que l’un des traits fondamentaux de l’Histoire secrète est qu’elle était orale. Mais dans son (avant-)dernier accoutrement, grâce à Guṇāḍhya qui finalement est son auteur humain, l’histoire a été écrite, et même de son sang ! C’est

un livre que les deux disciples présentent au roi Sātavāhana, qui d’abord le refuse avec dégoût, et c’est bien un livre que Guṇāḍhya brûle, par dépit, feuille par feuille sur les flammes du foyer.

Il est donc possible de retracer une sorte de chronologie « concrète » de l’œuvre, non plus pour son contenu, mais dans ses formes successives.

Nous pouvons facilement distinguer trois phases. La 1^{re} concerne ce qui s’est passé chez les dieux : Shiva racontant à Pārvati son épouse, pour la distraire, mais Puṣpadanta s’est glissé dans la pièce, entend l’Histoire secrète, la répète à sa femme qui, peut-être parce que son mari lui avait fait croire qu’il en était l’inventeur, la raconte à Pārvati, qui devient furieuse. Si l’on y tient, on peut supposer que la langue de transmission est le sanscrit, mais ce n’est pas dit.

Dans un second temps, au terme ou presque des vies humaines de nos trois héros maudits, et conformément à la ‘fin de la malédiction’ prévue de longue date, Vararuci se rend auprès de Kāṇabhūti en Forêt (je mets une majuscule pour souligner l’importance du fait ou du lieu), et Kāṇabhūti, quoique servant autrefois, est alors un ‘ogre nocturne’. La langue dans laquelle Vararuci rapporte l’Histoire secrète à Kāṇabhūti n’est pas précisée. En revanche, par suite du vœu explicite de Guṇāḍhya, il est certain que c’est *paishāci*, en ‘langue ogresse’ que celui-ci entend et surtout répète l’Histoire.

qui dit	qui écoute	comment	langue
I - chez les dieux			
Shiva	Pārvati	par oral	
	Puṣpadanta	par oral (indûment)	
Puṣpadanta	Jāya (sa femme)	par oral	
Jāya	Pārvati (fâchée)	par oral	
II - en Forêt			
Vararuci (Puṣpadanta)	Kāṇabhūti	par oral	
Kāṇabhūti	Guṇāḍhya	par oral	paishāci
Guṇāḍhya		par écrit	paishāci
Guṇāḍhya	les animaux	par oral	paishāci
III - chez les hommes			
le livre (ce qui reste)	les hommes	par écrit	paishāci
le livre ?	Somadeva	par écrit	?
Somadeva	nous	par écrit	sanscrit

Le troisième temps est chez les Hommes, après que Guṇāḍhya, ayant écrit l’Histoire, l’envoie chez le roi, la récupère, en brûle la plus grande partie, en donne le reste à ses deux disciples. Mais nous, nous ignorons tout de cette version – au point qu’aucun érudit ne sait quelle langue ou groupe de langues cache ce nom de *paishāci*. Ce que nous avons, nous autres, ce sont des versions en sanscrit, exemplairement celle de Somadeva.

3.3. Dieux, villes et forêt

Les deux proscrits (dont nous avons donc appris ultérieurement qu’ils avaient été frères) sont expédiés dans des villes différentes, pourvues de rois distincts.

	ville	roi	maître
Vararuci	Né à Kaushāmbi, élevé à Pāṭaliputra	Nanda	Varṣa
Guṇāḍhya	Pratiṣṭhāna, ou Supratiṣṭhita	Sātavāhana	

Dans les deux cas, ils deviennent ministres et, à chaque fois, ils décident à la fin, incités aussi par les divinités, de se rendre « en Forêt » : là où se trouve Kāṇabhūti 'l'ogre nocturne' qui va servir, en établissant la jonction entre l'un et l'autre, à lever les malédictions.

Il y a donc, comme souvent dans les récits indiens, une opposition entre la Ville (*nagara*, comme en 6, 8) et la Forêt (*vāna*, comme en 6, 1). Mais ici, nous avons trois « domaines » distincts : le domaine des dieux et des servants, d'où nos héros se trouvent exclus le temps de l'histoire, de sorte que, *a contrario*, ce domaine des dieux semble d'abord sans histoires ; puis la Forêt qui sert ici de domaine intermédiaire ; puis le domaine des humains avec leurs villes.

En revanche, le parallèle avec les langues est moins net. A un moment, Guṇāḍhya mis au défi par Sharvavarman dit nettement que, surpassé, il abandonnerait 'le sanscrit, le prakit et la langue de ce pays (*tadvad-desha-bhāṣā* : 6, 148). En admettant que le sanskrit soit la langue des dieux, la paishāci celle des ogres de la Forêt, et 'celle de ce pays' la langue des hommes, il nous reste le prakrit.

3.4. Le territoire des histoires

On aurait tort, d'ailleurs, de vouloir formuler des symétries trop rigoureuses. Il est clair par exemple, que le traitement des rois de chaque ville est loin d'être semblable : tandis que Sātavāhana a un rôle très important, depuis l'arrivée de Guṇāḍhya jusque son départ, le roi Nanda, lui, s'empresse de mourir pour laisser place à l'étonnante substitution d'âme dans son corps, que d'ailleurs son ministre décèle.

Cela souligne que, du moins dans ce premier livre de *l'Océan des rivières de contes*, le lieu des intrigues est le domaine des hommes. Sans doute certaines décisions radicales sont-elles prises chez les dieux : en l'occurrence l'intrigue majeure de tout le livre, le schéma de transmission de l'Histoire secrète. Et ces transmissions s'effectuent dans le domaine de la Forêt, autour de Kāṇabhūti. Mais les événements qui donnent toute son épaisseur à l'Histoire, la concaténation d'aventures et de rencontres propre à la vie, celles-là prennent place dans le domaine humain.

Pourtant, nous pourrions retourner la proposition. Car ces aventures qui ont fait l'existence humaine de Vararuci et de Guṇāḍhya, c'est bien Kāṇabhūti qui en demande le récit – dans le 1er cas après avoir transmis l'Histoire, dans le 2e cas avant. Autrement dit, ces romans biographiques sont dits, prononcés, dans la Forêt, comme l'est par deux fois l'Histoire – et pour Guṇāḍhya quand il l'écrit, de son sang puisque justement nous sommes en Forêt. De sorte que si les dieux décident, et si les hommes vivent, c'est la Forêt qui est le lieu pour dire et écouter les histoires.

Vincennes, le 9 mai 2021

Sources

Somadeva, 1997, *Océan des rivières de contes*, édition publiée sous la direction de Nalini Balbir, avec la collabration de Mildrède Besnard, Lucien Billoux, Sylvain Brocquet, Colette Caillat, Christine Chojnacki, Jean Fezas et Jean-Pierre Osier ; traduction des 'Contes du Vampire' par Louis Renou avec la collaboration de Marie-Simone Renou, Ed. Gallimard, coll. de la Pléiade.

On se reportera à l'introduction de ce volume pour de nombreux points importants.

Si l'on désire consulter une page Wikipedia, mieux vaut aller à celle de langue anglaise, qui est plus complète : <https://en.wikipedia.org/wiki/Kathasaritsagara>

Le texte sanskrit édité par Durga Prasad (1903) a été scanné e 2003 et est accessible à <https://archive.org/details/KathaSaritsagaraOfSomadevaBhatta/page/n1/mode/2up>